

tinople. Mais quel monument que celui-là ! Nous venons d'y entrer, et nous ne contenons pas notre enthousiasme, bien qu'une émotion douloureuse ait brisé nos cœurs en le voyant aux mains des fils de l'Islam. Oui, sous l'antique narthex, il nous a fallu revêtir des chaussures turques et payer le baghchich réglementaire pour pouvoir entrer dans le vieux temple chrétien. Constantin l'avait bâti en l'honneur de la Sainte Sagesse. Saint Chrysostome y avait parlé. Dans une émeute, à l'occasion de l'exil de ce grand orateur, il fut brûlé. On le restaura pour l'incendier encore dans la lutte des Victoriats. C'est alors que Justinien fit construire l'incomparable église que nous venons admirer.

Extérieurement elle ne dit rien, entourée qu'elle est par des contreforts, quelques tombeaux, des bains, des écoles et des édifices de toute sorte, badigeonnée de blanc et de rose, flanquée de quatre minarets et d'un croissant doré sur sa coupole. Mais lorsque, ayant franchi l'immense péristyle orné de marbres et de mosaïques sur soixante mètres de long et dix mètres de large, le visiteur se présente au seuil de l'ancienne Porte-Royale, d'où, à travers l'ensemble le plus harmonieux de demi-coupoles suspendues en l'air, de pilastres, d'arcs, de colonnes, de tribunes, de fenêtres, il croit voir un vide sans fin dans un simple rectangle de soixante-quinze mètres sur soixante-dix mètres sans l'abside, il demeure en extase et se demande si, ici comme devant le panorama de Constantinople, il ne doit pas se contenter de regarder sans entrer,

pour n'avoir pas de désillusion. Mais non, il n'a rien à craindre, car la beauté de Sainte-Sophie n'est pas, comme celle de la grande ville, rien que dans des effets de lumière; elle résulte de la perfection de l'œuvre elle-même. Nous ne sommes pas ici devant l'apparence du beau, mais devant sa réalité. Tant que ces courbes demeureront échafaudées au-dessus de terre, quand même les Turcs badigeonneraient, pilleraient, mutileraient tout ce qui les décore, l'homme de goût ne cessera de s'écrier : « Dieu, que c'est beau ! » L'œuvre d'Anthémios de Tralles et d'Isidore de Milet sera à jamais la gloire de ses auteurs.

Justinien s'était proposé de faire un sanctuaire digne de la Sainte Sagesse, et on peut dire que, dans les limites de la puissance humaine, il y a réussi. Partout où il trouva des colonnes, des marbres, des métaux précieux, à Éphèse, à Athènes, à Héliopolis, à Cyzique, à Délos, en Égypte, il les fit recueillir. A Rhodes, on pétrit des briques d'une telle porosité, qu'elles purent lutter de légèreté avec la pierre ponce et permettre d'élever, sans se préoccuper de son poids, l'immense coupole. A travers les assises on plaça par couches des reliques de saints. L'autel d'or, d'argent et de platine fut couvert de diamants. Le ciborium était plus riche encore. Des peintures et des mosaïques ornaient les murs. Les chapiteaux et les corniches furent polychromés; les candélabres, les vases sacrés et vingt-quatre grands évangiles étaient d'or massif. L'ambon, le trône du patriarche, les sièges des

sept prêtres avaient été sculptés avec un art infini. Quand l'empereur, ouvrant la marche triomphale, pénétra dans l'enceinte étincelante de richesses, d'harmonie et de lumières, il s'écria : « Gloire à Dieu ! Salomon, je t'ai vaincu ! » Et le peuple poussa des cris de triomphe.

Neuf siècles plus tard, le même peuple, cent mille citoyens, princes, esclaves, vieillards, enfants, jeunes vierges que la frayeur avait chassées de leurs monastères, prêtres, moines, seigneurs, étaient là enfermés, la pâleur au front, sans mot dire, attendant l'intervention d'un ange sauveur ou la mort, tandis que les bataillons Turcs se rapprochaient en jetant dans l'air des cris de triomphe. Bientôt leurs trompettes retentirent dans l'atrium, et les portes d'airain tombèrent sous l'effort des soldats. Quand les bêtes fauves se trouvèrent face à face de cette foule immobile de terreur et tristement suppliante, sous la voûte du temple orné de tant de trésors, elles jugèrent que la proie était belle, et rien ne les arrêta. Les hommes furent massacrés, les vierges violées, les enfants écrasés contre les colonnes du temple, l'autel brisé, les vases saints profanés. Or, tandis qu'ils se disputaient les trésors, les victimes et les esclaves, tout à coup un grand silence se fit. Mahomet, à cheval, s'avancait solennel et terrible. Quand il fut arrivé dans le chœur, se dressant fièrement sur ses étriers, il appliqua sa main sanglante sur la colonne où la trace se voit encore, en criant d'une voix formidable : « Il n'y a de Dieu que Dieu, et Mahomet

est son prophète ! » La légende dit qu'un prêtre, emportant le saint ciboire, entra par une porte miraculeusement ouverte dans un pilier de la vieille basilique, pour n'en sortir qu'au jour où l'islamisme sera chassé d'ici et jeté à la mer. Dieu veuille que ce soit bientôt.

Les mosaïques qu'on n'a pu détruire ont été en partie badigeonnées; le trône du patriarche a fait place au mihrab, et sur le member, chaque vendredi, le khétib se présente un sabre nu à la main, pour lire à l'assistance quelques maximes du Coran. Mais comme ces hommes, ce culte, ces prostrations, ces préjugés fanatiques, ce formalisme de l'islam, jurent dans la lumineuse enceinte ! Le temple a été fait sur une autre mesure que celle d'une religion tout humaine. Ce barbarisme ne saurait durer toujours.

Après cela, je suis peu disposé à écouter les sornettes que nous racontent les gardiens de la mosquée, et je les prie de nous laisser à notre recueillement et à notre tristesse. Du fond du cœur, j'ai crié à Dieu : *Attende, Domine, et miserere!* Ajouterai-je qu'une larme est tombée de mes yeux ? Quelle âme chrétienne ne serait émue devant un si navrant spectacle ? Hélas ! voilà la conséquence d'une série de fautes et d'une décadence nationale qu'un mauvais gouvernement se plut à précipiter. Quand on amuse le peuple à des spectacles, pour le désintéresser de sa liberté, on le tue. Les princes du Bas-Empire ont étouffé autour d'eux le dernier courant de vie nationale dans la poussière du

cirque. Allons voir ce champ du suicide d'un peuple, il est à côté de l'église, et il fut à côté du palais. Je ne suis jamais descendu dans l'arène du Colisée sans y sentir passer comme un arrière-souffle de ces effluves de vie qui firent l'Église chrétienne, et mon cœur d'homme et de prêtre battait d'une sainte fierté. Quand je foule la piste des Verts et des Bleus, je crois y surprendre encore l'empreinte de cette frivolité dégradante qui empêcha une succession d'empereurs chrétiens de jouer un rôle glorieux dans le monde, et j'en frémissis d'indignation. Entre ses querelles théologiques et ses préférences du cirque, le Bas-Empire réussit à s'ensevelir dans la boue.

• Oui, le voilà ce champ clos, long de trois cent cinquante mètres et large de soixante, où, durant près de dix siècles, un peuple s'est amusé à apporter ses plus vives préoccupations et à distribuer ses meilleurs applaudissements. C'est Septime Sévère qui avait fondé ce cirque sur le modèle de celui de Rome. Constantin et ses successeurs l'embellirent, et tout ce qu'on put enlever à l'Asie, à l'Égypte, à la Grèce, de statues et d'œuvres d'art, on le porta ici. Il en reste un obélisque de granit rose, venu de la haute Égypte pour marquer le milieu de la *Spina*. Le monolithe, haut de trente mètres et large de deux à sa base, repose sur des socles de bronze et un piédestal orné de bas-reliefs, où l'on voit Théodose, au milieu de sa cour, présider les courses de l'hippodrome sur le *Cathisma*. C'était la loge impériale qui, dépendant

directement du palais et inabordable du côté du cirque, mettait le prince à l'abri d'un coup de main, si le peuple venait à se soulever. Un peu au-dessous de lui, sur une estrade séparée de la foule, et qui avait la forme et le nom de la lettre grecque Π, se tenaient en armes ses gardes et ses officiers. C'est dire que les empereurs s'attendaient à tout de la part de leurs sujets. Et en réalité, plus d'une fois, dans le cirque même, ils furent insultés et lapidés. Justinien II y eut le nez et les oreilles coupés. Andronic Comnène, arraché de sa tribune, y fut promené dans l'arène et ensuite pendu et éventré. Ainsi ces courses frivoles de chars n'avaient tué la tragédie que pour devenir elles-mêmes tragiques, toutes les fois que les passions brutales du peuple s'en mêlaient. Le génie grec, si exquis et si délicat, avait fait place à des instincts barbares et grossiers. Les cochers remplaçaient les poètes. Constantinople prenait parti pour les Bleus ou pour les Verts avec plus d'ardeur qu'Athènes pour Eschyle ou Sophocle, et souvent l'assistance, partagée en deux camps, descendit dans l'arène et y livra bataille. Sous Justinien I<sup>er</sup>, quarante mille cadavres jonchèrent les rues de la ville. Si l'empereur se prononçait pour une des factions, c'était un événement plus grave dans l'empire qu'une invasion de Parthes ou de Goths. Et tandis qu'à Rome les papes, dégageant fièrement la majesté de l'Église des passions populaires qui auraient voulu l'asservir, faisaient prévaloir leurs droits contre les rois barbares et leurs armées, les patriarches

de Constantinople, indignes successeurs de Grégoire et de Chrysostome, avilissaient leur ministère jusqu'à consacrer le triste intérêt de ces luttes hippiques par leur présence au cirque, et les bénédictions solennelles qu'ils distribuaient aux concurrents. C'était pour l'Église prendre ce chemin de la servitude, qui aboutit fatalement au schisme.

Les vieilles statues qui avaient vu à Olympie, à Athènes, à Delphes, les beaux jours de la Grèce et ses glorieux triomphes, honteuses d'assister aux orgies de l'abaissement national dans ce cirque où on les avait transportées, auraient dû pleurer, comme le marbre de Niobé près du Sipyle. Toutes ont disparu depuis longtemps; seul un monument à demi brisé lève encore sa tête au-dessus du sol, comme une colonne informe : c'est le bronze érigé à Delphes en l'honneur d'Apollon après la victoire de Platées. Vénérable souvenir d'une grande époque ! approchons pour le saluer. Lui au moins parle de vaillance et de liberté. Il avait été fondu, comme les deux autres monuments analogues érigés à Neptune Isthmique et à Jupiter Olympien, avec la dime des dépouilles enlevées aux Perses. Au premier coup d'œil, on dirait simplement une colonne torse. En l'examinant de plus près on y distingue trois serpents qui se dressent sur leur queue et s'entrelacent pour former un faisceau au-dessus duquel fut un trépied. Ce trépied d'or, reposant dans leurs gueules, supportait la statue d'Apollon. La statue et le trépied dispa-

rent de bonne heure, mais la colonne fut transportée ici à peu près intacte, du temps de Constantin. Depuis, l'ignorance superstitieuse a brisé les têtes des serpents. L'une d'elles est au musée de la ville, où nous la verrons tout à l'heure. L'essentiel a survécu et est ici devant nous : c'est le nom des trente et une cités qui gagnèrent la grande bataille. Nous nous découvrons respectueusement pour les lire. L'orgueilleux lacédémonien Pausanias, n'ayant pu y maintenir les deux vers qu'il y avait gravés en l'honneur de Sparte, réussit quand même à y faire inscrire sa patrie la première. J'en suis vexé, car c'est aux Athéniens seuls que revint l'honneur de forcer le retranchement du camp de Mardonius. Sans eux les Lacédémoniens y eussent échoué. Quoi qu'il en soit, tous ces soldats de Sparte, d'Athènes, de Corinthe, de Tégée et des autres villes étaient des héros qui se battaient un contre dix, et nous pouvons bien, comme le proposa un Mégarien au lendemain de la bataille, nous réjouir de leur triomphe, sans décerner à personne le prix de courage que tous avaient gagné. Les noms des vaillantes républiques écrits sur le bronze ont résisté à plus de vingt-trois siècles d'outrages, celui des vainqueurs de l'hippodrome semé dans la poussière sous les pieds des chevaux n'a pas survécu à la futile popularité d'un jour.

L'obélisque de Constantin Porphyrogénète, ou pyramide murée, ne m'inspire aucune vénération. Il tombe d'ailleurs en ruines et disparaîtra comme

a disparu le palais des empereurs, dont il ne reste pas trace.

En prenant au nord une rue qui nous dirige vers la place du Séraskiérat, nous rencontrons la Colonne Brûlée. Elle a porté tour à tour Apollon, Constantin, Julien l'Apostat et Théodose. Finalement la foudre l'a ébranlée, et l'incendie l'a en partie calcinée. Elle ne pouvait pas servir indéfiniment de piédestal à tous les princes grands hommes ou scélérats qui voulaient y monter. Elle ne tient plus que par artifice. Près du Séraskiérat s'élève la fameuse tour où doit monter quiconque veut pleinement jouir du panorama de Constantinople. On trouve à son sommet un petit café pour se remettre des fatigues d'une ascension pénible. Une vigie y est en permanence et signale les incendies qui se déclarent dans la ville. On sait qu'ils sont fréquents à Constantinople, et que, la plupart des habitations étant de bois, ils y prennent aussitôt les proportions d'une immense catastrophe.

Les bazars, après ceux de Damas et du Caire, ne nous offrent qu'un médiocre intérêt. Des robes de soie ou de velours brodées d'or dépassent pourtant, en fait de luxe, tout ce que nous avons vu en Orient. Les essences de bergamote, de jasmin, de benjoin et d'eau de rose semblent exquis. Beaucoup de dames turques en font provision. On m'invite inutilement à visiter les mosquées. Je ne saurais m'y résoudre. Au reste, ces immenses édifices, splendides à distance, sont pitoyables vus de près. Ce que l'on prenait pour du marbre n'est

qu'un misérable crépi qui se détache çà et là en larges plaques. Le dehors est bien en harmonie avec la religion qu'on prêche au dedans. La seule de ces mosquées qui m'intéresserait peut-être serait celle de Mahomet le Conquérant, bâtie sur les ruines de cette fameuse église des Saints-Apôtres où, depuis Constantin, les empereurs avaient réuni les plus précieuses reliques de l'Orient. Mais tout a été sur ce point si souvent rasé et reconstruit, que ce n'est pas la peine d'y courir.

Le musée de Constantinople me rappelle la galerie d'un bon bourgeois qui, ayant plus d'écus que d'esprit et plus de vanité que de goût, avait voulu se donner une galerie artistique, comme M. Jourdain s'était donné des soirées, des professeurs et des habits brodés. Il chargea un amateur de lui garnir quelques salles de son château. Avec beaucoup d'argent celui-ci l'encombra de croûtes et garda pour lui les esquisses de Raphaël et les pochades de Rembrandt. Il avait jugé à bon droit qu'aux mauvais connaisseurs des tableaux quelconques suffissent, et qu'il faut réserver les chefs-d'œuvre pour qui sait les apprécier. Tout chercheur autorisé à faire des fouilles sur l'empire ottoman doit remettre au sultan la moitié de ce qu'il trouve. La première moitié, qui est la sienne, se compose des chefs-d'œuvre; la seconde comprend tout ce qu'un homme intelligent ne ramasserait pas.

En rentrant, nous nous intéressons à des danses et des chants qui sont les dernières manifestations de la Lampri, la fête de Pâques dans la rue.

Mercredi.

Nous avons ce matin parcouru en bateau tout le Bosphore, sous un soleil splendide. La féerie nous a tenus cinq heures en extase. Les longs palais de marbre blanc, les villages peints de toute couleur, les petits ports fourmillant de voyageurs, les villas penchées sur les flots, les jardins étalant leurs corbeilles de fleurs, les kiosques perdus dans la verdure, les chalets échafaudés jusqu'au haut de la montagne, les prés descendant jusqu'au bord de l'eau, les dômes resplendissants comme l'or, un luxe inouï de végétation, de vie, de lumière, le sourire perpétuel de la nature, avec ces teintes seréines qui jettent une douce joie dans l'âme, tout est passé devant nos yeux. Il semblait que c'était un rêve. Nous n'avons voulu évoquer aucun souvenir historique. Peut-être même durant tout ce temps n'avons-nous pas dit mot. Il n'y avait qu'à voir.

Et en écrivant je regarde encore par le souvenir, plein du regret de ne pouvoir faire revivre tout ce que j'ai vu. Un peintre serait d'ailleurs aussi impuissant que moi. Quand on aurait tout dit, tout retracé, tout décrit, il y manquerait ce qui manque à la statue de marbre, la vie, cette vie que donnent

à la nature le soleil, la brise et mille combinaisons de couleurs qu'on ne s'explique pas.

On murmurait à mes oreilles que tel immense palais était celui des sultanes au rebut, tel autre la prison des princes du sang, soupçonnés d'aspirer à l'empire. Ces indications qui, en toute autre occasion, eussent réveillé mes antipathies pour le peuple qui supporte cet abaissement, accepte cette tyrannie et entretient de ses sueurs de tels maîtres et de tels abus, m'ont laissé insensible. La vision qui se déroulait devant nous, étouffait tous ces gémissements de harems, de prisons, de tours murées et des malheureuses victimes qu'ils renferment. Elle me faisait oublier ces longs murmures du pauvre paysan criant pitié, depuis Jérusalem jusqu'ici, à un souverain qui ne l'écoute pas; elle éclipsait ce spectre hideux d'un homme, quelquefois fou, le plus souvent scélérat, commandant à des millions de créatures qui souffrent, se battent, meurent pour lui, alors qu'il est lui-même à la merci de quelques femmes qui le trompent.

Notre départ, à cinq heures du soir, nous a permis de voir une dernière fois Constantinople au soleil couchant. C'est peut-être le beau moment. Adieu !